

Equalizer & ass kicker

Billie Sheldon

Billie Sheldon

Equalizer & ass kicker

© Billie Sheldon, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6712-7

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avant-propos

Si cette enquête tristement drôle et dramatique a suscité l'intérêt d'une célèbre presse numérique, c'est d'abord parce qu'il s'agit d'un article dont on a dit en conférence de rédaction : « Ça va parler à tout le monde », et dont le cœur atomique se situe dans un lieu universel, vécu ou subit par toutes et tous, le milieu du travail. À mesure que le monde avance, le travail devient un lieu où l'on a de moins en moins envie de se retrouver. À mesure que le monde avance, le milieu professionnel devient un univers où tout se passe souvent très mal, et, même quand l'aventure salariale commence bien, il y a toujours un point de bascule qui fait chavirer la chaloupe du côté d'une dégradation significative des conditions de travail, de l'atmosphère ambiante. Le salarié, jusqu'ici heureux sur sa planète, réalise alors qu'il peut se faire licencier du jour au lendemain ou être placé subitement dans un environnement à haute pression dans lequel domine le stress.

Selon le dernier sondage OpinionWay, 44% des salariés s'estiment en état de détresse psychologique. Qui parmi vous n'a jamais été concerné par ces problématiques de management, d'injustice et de détresse inaudible par celles et ceux censés vous défendre, vous protéger ? Qui n'a jamais été victime d'injustice au travail ? Qui n'a jamais été malmené par un management brutal ? Qui n'a jamais été victime de filouterie salariale ? Qui n'a jamais été asphyxié au travail par une ambiance toxique volontairement instaurée par la hiérarchie ? Si vous ne l'avez pas vécu, combien d'entre vous ont déjà entendu un ami, un proche, dire qu'il s'est fait avoir par son employeur, qu'en ce moment, au travail, « c'est très compliqué ». Combien d'entre vous se sont vu entendre dire : « Mais c'est partout pareil ». Et quand bien même l'injustice fut-elle pointée du doigt et nommée, combien d'entre vous, psychologiquement « désénèrgisé », ont finalement baissé les bras pour accepter de subir, convaincu que votre détresse était sans recours, inaudible, jetée par l'entreprise dans le vide spatiale puisque dans l'espace, pour citer Ridley Scott, personne ne vous entend crier. Combien d'entre vous ont abandonné l'idée de se battre, résignés à dire : « À quoi bon ? ». C'est la raison première pour laquelle cet article parlera au plus grand nombre, beaucoup se reconnaîtront. « Harcèlement moral » et « management toxique », deux constats qui reviennent de manière systématique. Une fois encore, que l'on soit concerné ou pas, on connaît forcément quelqu'un sujet à

ces affres et qui, comme beaucoup d'autres, se retrouve à un moment donné, nu, les bras attachés dans le dos face à ce genre de situations. Donc à mesure que ce premier article se rédigeait, il apparaissait de plus en plus évident, pour toutes et tous, que son envoi massif, sa diffusion massive et son partage sur les réseaux numériques allait être facilité par le ras-le-bol généralisé. Aujourd'hui, les salariés en ont simplement marre, marre de l'iniquité, marre de l'impunité.

Intérêt d'une presse numérique populaire ensuite car il ne s'agit pas ici de faire de l'entreprise visée la victime expiatoire du malaise-salarié général, mais de pointer les dysfonctionnements qui sont les faits de quelques personnes dont les noms et prénoms ont été remplacés dans l'article par des pseudonymes, vous le lirez, lourds de signification et impitoyablement drôles.

Cet article nous ramènera à une histoire vieille comme le monde : l'acharnement du fort contre le faible.

Découvrir, qualifier, exposer et dénoncer, c'est refuser que les persécuteurs s'en sortent, c'est refuser que les brisés et les cassés, les intimidés et les humiliés se retrouvent jetés sans motif dans les douves du Pôle emploi. Combattre à armes égales les iniquités dans le milieu de l'entreprise, c'est perdre. La recette visant à concocter un plat de défense à l'aide d'un léger coulis de syndicat pro direction saupoudré d'une pincée de procédures prudhommales sur son velouté de délais procéduriers déraisonnables, le tout face à un service juridique déterminé à protéger les manquements de son entreprise en dressant un mur de verre aussi solide que de l'acier trempé de Pennsylvanie n'a jamais amené quiconque à une victoire morale. La victoire morale contre l'inique se gagne autrement, les injustices ne peuvent se désintégrer que sous la pointe de la plus vieille arme de l'Humanité : la plume. Car dans une société (au sens civilisationnel) où tout le monde a pris l'obscène habitude de se couper la parole, dans une société où le dialogue n'existe plus, « écrire », disait Jules Renard, « c'est une façon de parler sans être interrompu ».

Cameron Grissom

Une marmotte qui hurle sous un ciel gris

Les consommateurs ont rarement vu un ciel d'une telle lourdeur dominer ainsi, le gris s'imposant comme la seule et unique couleur ramenant à l'absence de vie. Un gris persistant, omniprésent, perçu par certain comme un ciel de mauvais augure, annonciateur du pire. Un ciel violemment gris, absolument *désénergisant*, plongeant celles et ceux qui le fixent dans un état de stupéfaction permanente, un état de choc. « Choc », restant le terme le plus adapté pour désigner l'effet que produit sur les âmes cette chape si épaisse qu'elle interdit toute percée de lumière solaire. Un ciel dystopique, ni sombre ni clair. Un gris administratif, kafkaïen, un gris ciment, un gris béton, un gris industriel, un gris usine, un gris sans vie, un gris sans conviction. Un ciel *entreprise*, un ciel *salariat*. Un ciel qui interdit toute espérance d'un lendemain lumineux. Un ciel rappelant la contrainte, l'absence de choix.

La transition est brutale pour ces consommateurs qui sortent de ce supermarché *discount*, quittant la lumière artificielle pour subir cet extérieur oppressant, poussant leur caddie en direction de leur voiture (dont beaucoup sont grises). Sous l'emprise et l'influence de la grisaille du ciel, leurs expressions et pantomimes retranscrivent tout à la fois : la crainte (de l'avenir), le dégoût, une infinie tristesse, le découragement, mais rien qui ne puisse laisser entrevoir une lueur d'espoir ou la promesse d'un nouvel ailleurs depuis cette zone commerciale à ciel ouvert, constituée de bâtiments distincts pour chaque enseigne et dont la distance de répartition sur toute la zone, sur deux niveaux, contraint les visiteurs à utiliser leur véhicule pour passer d'un magasin à l'autre. Sans intensité particulière, l'action sur cette zone commerciale se déroule à son rythme. Les scènes de vie se jouant ici demeurent assez communes, propres à ce que l'on peut observer un jour de semaine sur n'importe quelle zone commerciale en extérieur aux alentours de quatorze heures. Des allées et venues en caddie, des véhicules qui se garent. Peu d'affluence, peu d'effervescence, pas de pression apparente. La pression à venir se présage à la présence de ce jeune homme en costume sombre, Noël, vingt-six ans, semblable physiquement à cette nouvelle génération de politiques, ces communicants professionnels au physique *Pierre Nineysien* : agréable, gracieux, élancé, tout de fougue et de fraîcheur, saillant et en longueur – quasi longiligne – sans graisse ni ventre, taillé comme une asperge. Science-potard fraîchement diplômé, *juriste junior* récemment embauché, Noël, encore trop jeune, trop provincial pour être un salopard, installé derrière le volant de ce véhicule garé sur le parking de cette enseigne *discount*

génère par sa présence une tension similaire en intensité à celle que pourrait produire une musique de fond très rythmée qui ferait monter la pression, un instrumental mince en sonorité mais suffisamment perceptible pour renforcer cet effet annonciateur d'un tumulte, d'une agitation imminente. Une présence pouvant être perçue et ressentie comme un arythmique battement de cœur rapide et anormal à l'intérieur d'un corps en apparence serein.

Un individu en particulier se trouve être le sujet de son attention. Un quadra long et maigre sortant de ce supermarché dans un état vestimentaire délabré, vêtu d'un pantalon de jogging *gris périph*, d'un sweat de la même couleur et portant sur ses frêles épaules, la fameuse *cape des dépressifs* : une robe de chambre dont il n'a pas pensé à se défaire lorsqu'il a quitté son domicile pour se rendre dans cette zone commerciale. Le quadra ne marche pas mais il se traîne avec pénibilité. Il se déplace, pousse son caddie et charge les courses dans son coffre avec la lenteur et la motricité rouillée d'un résident *EHPADIEN*, éprouvant une gêne oculaire lorsqu'il se trouve à l'extérieur, cet effet d'éblouissement que ressentent ces individus restés trop longtemps cloîtrés chez eux, plissant les yeux et se couvrant le regard avec sa main comme visière. Lorsque les nerfs et l'ensemble du tissu psychologique sont endommagés, se retrouver en extérieur sous la clarté aveuglante d'un gris absorbant produit sur beaucoup de *burn outés* la sensation d'avoir la chair à vif. Quittant quelques secondes l'individu du regard, Noël baisse les yeux sur son smartphone pour regarder la photo de profil *Linkedin* de ce délabré qu'il observe discrètement depuis son véhicule : un portrait formel réalisé - à l'époque - dans les codes du format d'entreprise en vue d'une insertion dans l'organigramme du Groupe. Prenant la pose dans un cadre neutre (sur fond gris), le délabré porte un costume sombre de bonne coupe et une cravate à pois, le dos et le buste sont droits, la tête tournée vers l'objectif, le bas du visage balafré d'un large sourire Colgate ultra corporate allant d'une oreille à l'autre. « Cet homme s'est fait briser », murmure Noël, observant de nouveau et à bonne distance ce délabré courbé en deux, cet ancien Directeur des opérations qui cru possible un court instant pouvoir bénéficier d'une couverture protectrice, voire d'une grâce de sa hiérarchie de par l'aspect « David et Goliath » de cette affaire dans laquelle il fut impliqué puis (raisonnablement) exposé par un ancien salarié qu'il considérait comme un *rien du tout* d'open space, un inexistant, un insignifiant. Un absent d'organigramme qui se dressa, seul, contre le Directeur des opérations d'un grand groupe leader dans son secteur et qui finit par faire de cet ancien cadre lourdement poissé un goûteux licencié, un fusible

honteusement coupable, un formidable pare-feu qui protégea l'entreprise du scandale.

**

*

Située le long d'une petite route de campagne tracée dans le fin fond sud de ce département, cette maisonnette posée en hauteur de ce terrain incliné apparaît « charmante » aux yeux de Noël lorsque ce dernier l'aperçoit au loin depuis son véhicule, semblable à ces petites villas du sud de la France, empruntant l'architecture et les matériaux typiques de ces maisons provençales à la façade claire, aux volets verts et à la toiture en terre cuite. Mais à y regarder de plus près, la façade se révèle crasseuse par endroits, le pavillon n'est pas, ou plus entretenu, et le jardin à l'herbe sèche et morte n'est plus qu'un dépotoir sur un terrain au potentiel vicié par les infiltrations d'huile moteur et d'acide de batterie, l'accumulation de bric et de broc en attente de déblaiement et la présence de deux épaves automobiles dont il ne reste que l'armature. Une arrière-cour semblable en rouille et en odeur à celle d'un ferrailleur, une maison délaissée, véritablement délabrée à l'image de son propriétaire *burn outé* qui marque un arrêt dans le déchargement de ses courses pour jauger ce mystérieux visiteur en costume sombre qui l'observe depuis le portail situé en contrebas.

**

*

La pièce de vie est légèrement éclairée par la lumière naturelle qui pénètre depuis l'extérieur et filtre à travers les persiennes taillées dans les vantaux, révélant dans ses faisceaux les particules de poussière qui se maintiennent dans l'air. Ayant pris place sur le canapé à l'invitation du *burn outé*, Noël, jeune juriste jusqu'ici stoïque dans ses mimiques, se retrouve pris à la gorge par ce crachin poussiéreux, rapidement incommodé dans ses sinus par une épaisse et *transperçante* odeur mêlant des effluves de café froid, de papier mouillé et de tabac sec qui règnent dans cet espace mal aéré.

Ne souhaitant - par délicatesse - dévoiler à son hôte la sidération que provoque chez lui cet environnement de vie toxique, le jeune juriste parcourt la pièce du regard sans bouger la tête, un scan visuel à 180 degrés qui l'amène à statuer définitivement sur le terme de « taudis ». « Ça vous embêterait d'ouvrir les volets ? », ose-t-il quand même suggérer. Installé dans un fauteuil, sa cape de

dépressif sur les épaules, déballant une tablette de chocolat pour l'engloutir aussitôt, le délabré pointe son index sur sa propre joue avant d'en faire le tour avec son doigt pour en souligner l'épaisseur et indiquer à son interlocuteur une réponse certes imminente mais empêchée à l'instant T par une bouche pleine et gonflée : « La lumière du jour me fait mal à la tête », explique le *burn outé* tout en continuant à se goinfrer de ces carrés qu'il continue de dépouiller de leur emballage : « C'est trop bon de sentir monter l'arôme jusqu'à vomir le cacao par les yeux. Putain, ça réveille ! J'en pleurerai presque », confesse-t-il en mâchant, avant de s'enfoncer dans son fauteuil, se redresser au bout de quelques secondes, se prendre la tête entre les mains et fixer le sol, consultant sa mémoire à la recherche du souvenir pas si lointain de ce plaisir qu'il ressentait à jouir de tous ces ornements rattachés à son ancienne fonction de Directeur des opérations : un de ces badges d'accès dont disposent les cadres des grandes sociétés, une carte-restaurant, une rutilante berline de fonction, un statut social. Chassant avec la pointe de sa langue les derniers résidus de chocolat collés sur ses dents, le quadra délabré croit utile d'apporter à son visiteur, sans que rien ne lui eut été demandé, un éclaircissement sur l'état de désossement des deux épaves automobiles qui pourrissent sur son terrain : « Les mecs se servent, ils désossent mes voitures un peu plus, chaque nuit. Ils sont indifférents à ma présence, je crois que c'est des roms. Faut que je me débarrasse de ces carcasses, pour ça faudrait louer une benne », évalue-t-il, fixant le sol, réalisant que ce sujet est bien loin des préoccupations de ce visiteur qu'il a laissé pénétrer chez lui sans résistance après avoir répondu favorablement à cette demande formulée ainsi cinq minutes plus tôt : « Mon nom est Noël, je travaille pour le service juridique de la société JSSF. J'aimerais vous parler de Cameron Grissom ».

« Même si c'était une relation de travail, dans le milieu du travail, eh bien, au niveau de la déflagration que cela peut créer c'est... ça reste comme une rupture brutale, en fait », diagnostique le *burn outé*, revenant ainsi au cœur du sujet :

— C'est la même configuration, comme quand vous découvrez que votre femme vous a trahi. C'est un choc, un coup de massue qui vous étourdi et dessine dans votre esprit ce schéma mental qui vous amène à remonter le fil de tout ce que vous avez vécu et partagé en vous demandant, où est-ce que j'ai merdé ? Quand une histoire se termine, y'a... (*il inspire profondément*)... y'a toujours ce fameux moment où on se lamente parce qu'on espérait au moins un avertissement, un red flag, ne pas être pris pour un con. C'est brutal, inattendu et euh... inédit, ouais. Se faire avoir comme ça dans le milieu de l'entreprise,